

Le Thé dansant

Chronique · Pièce à 7 personnages · 5 femmes, 1 homme, 1 au choix · 35 min · Débutant

À la résidence Les Glycines, le jeudi, c'est thé dansant. Jeanne, 81 ans, n'a jamais dansé de sa vie ; Rose lui propose de lui apprendre la valse, en cachette, dans la buanderie. Mais un secret ne tient pas longtemps aux Glycines : les autres résidentes ouvrent un cahier de paris sur l'homme qui se cacherait derrière ces leçons, et la fête de printemps approche, avec sa valse d'ouverture.

La salle commune, la buanderie et un couloir de la résidence Les Glycines, à Angers, cinq jeudis de mars et d'avril, de nos jours.

Distribution

JEANNE (Rôle féminin, Senior) 81 ans, veuve, arrivée aux Glycines à l'automne ; n'a jamais dansé.

ROSE (Rôle féminin, Senior) 79 ans, ancienne couturière ; a dansé tous les samedis au bal pendant quinze ans.

IRÈNE (Rôle féminin, Senior) 88 ans, la doyenne de la résidence, ancienne comptable.

GISÈLE (Rôle féminin, Senior) 74 ans, la plus jeune des résidentes, ne manque aucun thé dansant.

MARGOT (Rôle féminin, Senior) 76 ans, ancienne infirmière, lit un roman par semaine.

LUCIEN (Rôle masculin, Senior) 83 ans, le seul homme qui vient au thé dansant ; il apporte ses disques.

CAMILLE (Sans marque de genre, Adulte) adulte, s'occupe de l'animation de la résidence depuis deux ans.

SCÈNE 1 : PREMIER JEUDI

(La salle commune des Glycines, un jeudi après-midi. Des tables, des chaises, une théière, un plateau de petits gâteaux. Un tourne-disque sur une desserte. Lucien et Gisèle dansent un tango. Irène et Margot sont assises à une table, Rose à une autre. Jeanne est assise seule au fond, son sac sur les genoux.)

(Le disque s'arrête.)

GISÈLE. Encore un, Lucien.

LUCIEN. Je reprends mon souffle.

GISÈLE. Tu l'as repris la semaine dernière.

LUCIEN. Il est reparti.

IRÈNE. Laisse-le respirer, Gisèle. C'est le seul qu'on a.

MARGOT. On devrait le ménager. Comme une pièce de collection.

LUCIEN. Merci, Margot.

MARGOT. Je ne disais pas ça pour te faire plaisir.

(Camille entre avec un carton et une pile de feuilles de couleur.)

CAMILLE. Tout le monde est là ? Parfait. Deux minutes, et je vous laisse danser.

IRÈNE. Camille, quand vous dites deux minutes, c'est un quart d'heure.

CAMILLE. Alors un quart d'heure, Irène. Dans quatre semaines, c'est la fête de printemps.

GISÈLE. On sait.

CAMILLE. Cette année, on la fait comme avant. Des lampions, un buffet, les familles qui viennent. Et un bal.

MARGOT. Un vrai bal ?

CAMILLE. Un vrai bal. Avec une valse pour l'ouvrir. Un couple seul, au milieu, et tout le monde regarde.

(Un silence. Personne ne bouge.)

CAMILLE. Je prends les volontaires.

MARGOT. Et l'année dernière, qui l'a ouverte ?

CAMILLE. Personne. On a ouvert avec la tombola.

IRÈNE. J'ai gagné un fer à repasser.

CAMILLE. Vous voyez bien que c'était une belle fête.

IRÈNE. Je n'ai rien à repasser, Camille. Je n'ai que des pulls.

CAMILLE. Cette année, pas de tombola. Une valse.

IRÈNE. Moi, à quatre-vingt-huit ans, j'ouvre les lettres. Pas les bals.

GISÈLE. Moi, je veux bien. Si Lucien veut bien.

LUCIEN. Lucien ne valse plus. Lucien tourne, et la valse tourne dans l'autre sens.

GISÈLE. Tu l'as dansée à Noël.

LUCIEN. Et tu as vu le résultat.

MARGOT. Le sapin s'en souvient.

CAMILLE. Réfléchissez. J'affiche la feuille à côté de l'ascenseur. Il y a de la place pour deux noms.

(Camille punaise une feuille au mur. Lucien choisit un disque. Une java.)

LUCIEN. Une java. Pour les débutants.

(Gisèle se lève aussitôt. Lucien regarde vers le fond de la salle.)

LUCIEN. Jeanne ? Vous ne venez jamais.

JEANNE. Je regarde.

LUCIEN. Ça fait six mois que vous regardez.

JEANNE. C'est très intéressant à regarder.

GISÈLE. Lucien, la java ne va pas t'attendre.

(Lucien danse avec Gisèle. Margot se penche vers Irène.)

MARGOT. Elle ne danse jamais. Tu as remarqué ?

IRÈNE. J'ai quatre-vingt-huit ans, Margot, je remarque tout. C'est tout ce qui me reste de sportif.

MARGOT. Elle a peut-être eu un chagrin. Un homme qui dansait avec une autre. Dans un bal, sous les lampions.

IRÈNE. Ou elle a mal aux pieds.

MARGOT. Tu n'as aucune poésie.

IRÈNE. J'ai des chaussures orthopédiques. C'est pareil.

(Rose prend sa tasse et va s'asseoir à côté de Jeanne.)

ROSE. Elle est bonne, la java.

JEANNE. Je ne sais pas.

ROSE. Vous n'aimez pas ?

JEANNE. Je ne sais pas si c'est une bonne java. Je n'en ai jamais dansé. Ni java, ni rien.

ROSE. Jamais ?

JEANNE. Jamais.

ROSE. Même à votre mariage ?

JEANNE. Mon mari ne dansait pas. Il disait que ça lui donnait le mal de mer.

ROSE. Et vous ?

JEANNE. Moi, je tenais son veston.

ROSE. Pendant quarante ans ?

JEANNE. Quarante-trois.

(Un temps. Rose regarde Lucien et Gisèle.)

ROSE. Moi, j'ai dansé tous les samedis de mes seize ans à mes trente et un ans. Au bal de la Loire, à Saumur.

JEANNE. Tous les samedis ?

ROSE. Sauf un. J'avais la rougeole.

JEANNE. Vous deviez avoir beaucoup de cavaliers.

ROSE. Pas un seul.

JEANNE. Ce n'est pas possible.

ROSE. Il n'y avait pas assez de garçons. Ils étaient au service militaire, ou au café. Alors les filles dansaient entre elles. Et moi, j'étais grande. Je faisais le cavalier.

JEANNE. Vous meniez ?

ROSE. Quinze ans de suite. Je ne sais même plus suivre.

(Jeanne rit. Le disque s'arrête. Gisèle applaudit Lucien.)

GISÈLE. Bravo !

LUCIEN. C'est toi qui as fait tout le travail.

GISÈLE. Je sais.

(Camille passe entre les tables avec la théière.)

CAMILLE. Jeanne, un peu de thé ?

JEANNE. Volontiers.

CAMILLE. Et la feuille, à côté de l'ascenseur, vous y pensez ?

JEANNE. Camille, je ne sais même pas où on met les pieds.

CAMILLE. Par terre, en général. Le reste vient après.

(Camille s'éloigne. Rose se penche vers Jeanne et baisse la voix.)

ROSE. La buanderie.

JEANNE. Pardon ?

ROSE. Le jeudi matin, personne n'y va. Le linge, c'est le lundi. Jeudi prochain, dix heures.

JEANNE. Pour quoi faire ?

ROSE. Une valse. Ça s'apprend en quatre semaines.

JEANNE. À quatre-vingt-un ans ?

ROSE. Surtout à quatre-vingt-un ans. Après, on a moins le temps.

JEANNE. Et si quelqu'un nous voit ?

ROSE. Dans une buanderie ? Personne ne regarde jamais personne dans une buanderie.

(Lucien pose un nouveau disque. Un slow. Il vient vers la table du fond.)

LUCIEN. Rose. Un slow ? Pour une fois.

ROSE. Je mène, Lucien. Vous allez finir dans le buffet.

LUCIEN. J'y suis déjà allé, au buffet. Il y a pire.

GISÈLE. Lucien ! C'est mon slow, celui-là. Tu me l'as promis à Noël.

LUCIEN. Vous voyez. On ne m'a pas laissé le choix depuis Noël.

(Lucien retourne vers Gisèle. Ils dansent. Margot les regarde, la main sur le cœur.)

MARGOT. Regarde-les, Irène. On dirait la fin d'un livre.

IRÈNE. On dirait surtout qu'il lui marche dessus.

MARGOT. Dans les livres aussi, on se marche dessus. Au début.

(Jeanne regarde Rose.)

JEANNE. Dix heures.

ROSE. Mettez des chaussures plates.

JEANNE. Je n'ai que ça.

ROSE. Alors vous êtes prête.

SCÈNE 2 : DEUXIÈME JEUDI, LE MATIN

(La buanderie. Deux machines à laver, un grand séchoir, une table à plier, une corde à linge vide. Jeanne attend, debout, son sac à la main. Rose entre avec un cabas et une petite radio.)

ROSE. Vous êtes là.

JEANNE. Depuis dix heures moins le quart. J'ai compté les boutons des machines.

ROSE. Combien ?

JEANNE. Trente-deux. Et je ne sais toujours pas à quoi ils servent.

(Rose pose la radio sur la table à plier et sort du cabas une paire de souliers d'homme, noirs, cirés.)

JEANNE. Ce sont des souliers d'homme.

ROSE. Des souliers de cavalier. Du quarante et un. Je les ai achetés à seize

ans, pour mon premier samedi. Ils ont fait quinze ans de samedis.

JEANNE. Et vous les avez gardés ?

ROSE. On ne jette pas un cavalier qui a fait ses preuves.

(Rose change de chaussures, lace les souliers et se redresse.)

ROSE. Voilà. Maintenant, je mène. Première chose : on arrête de se vouvoyer. On ne valse pas avec quelqu'un qu'on vouvoie.

JEANNE. Ah bon ?

ROSE. Essaie de dire « vous » en tournant. Tu vas voir, on s'emmêle.

JEANNE. Tu.

ROSE. Voilà. Deuxième chose : ta main gauche, sur mon épaule. Pas sur mon col. Sur l'épaule.

(Jeanne pose la main. Rose prend son autre main et pose la sienne dans le dos de Jeanne.)

JEANNE. Et la tienne, elle reste là ?

ROSE. Elle reste là. C'est elle qui te dit où aller. Tu n'as rien à décider.

JEANNE. J'ai décidé toute ma vie. Les courses, les factures, les vacances. Il disait toujours « comme tu veux ».

ROSE. Et toi, tu voulais quoi ?

JEANNE. Une fois, au mariage de ma nièce, l'orchestre a joué une valse. Je me suis levée. Il a dit « tu veux vraiment ? ». Je me suis rassise.

ROSE. Tu t'es rassise.

JEANNE. J'ai mangé de la pièce montée. Beaucoup de pièce montée.

ROSE. Eh bien, ce matin, c'est moi qui veux. Et personne ne se rassoit. Tu comptes avec moi. Un, deux, trois.

JEANNE. Un, deux, trois.

ROSE. Le pied droit recule. Un. L'autre suit. Deux. Les pieds se retrouvent. Trois.

(Elles font quelques pas. Jeanne marche sur le pied de Rose.)

JEANNE. Pardon.

ROSE. Le soulier a vu pire.

JEANNE. Pardon, pardon.

ROSE. Ne regarde pas tes pieds. Ils ne vont pas se sauver.

JEANNE. Je regarde où je vais.

ROSE. Tu vas où je vais. Regarde-moi.

(Jeanne lève les yeux. Un temps. Elles se regardent.)

ROSE. Voilà. Un, deux, trois.

(Elles reprennent. Les pas sont lents, puis plus sûrs. Rose allume la radio. Une valse.)

JEANNE. Elle va trop vite.

ROSE. C'est une valse, elle tourne. Laisse-la tourner, on la rattrapera.

JEANNE. Un, deux, trois. Un, deux, trois. Rose, je tourne.

ROSE. Tu tournes.

JEANNE. Je tourne et je ne suis pas tombée.

ROSE. Tu n'es pas tombée parce que je te tiens.

JEANNE. Ne me lâche pas.

ROSE. Je n'ai jamais lâché personne. Quinze ans de samedis.

(La valse s'arrête. Elles restent un moment comme ça, la main de Rose dans le dos de Jeanne. Rose recule la première.)

ROSE. Bon. Maintenant, tu vas comprendre ce que je fais. Mets les souliers.

JEANNE. Les tiens ?

ROSE. Pour savoir suivre, il faut avoir mené une fois. C'est la règle du bal.

(Rose ôte les souliers. Jeanne les enfille.)

JEANNE. Ils sont immenses.

ROSE. Tu as les pieds d'une fille de Saumur. C'est petit, Saumur.

JEANNE. Je ressemble à Charlot.

ROSE. Charlot dansait très bien.

(Bruit de pas dans le couloir. Elles se figent.)

JEANNE. Quelqu'un vient.

ROSE. Le jeudi ? Personne ne vient le jeudi.

(La poignée tourne. Rose, en chaussettes, se cache derrière le séchoir. Margot entre, un panier sous le bras.)

MARGOT. Jeanne ?

JEANNE. Margot.

MARGOT. Qu'est-ce que vous faites ici ? On est jeudi.

JEANNE. Je lave. Je lave le jeudi.

MARGOT. Les machines sont éteintes.

JEANNE. J'attends qu'elles refroidissent.

MARGOT. Moi, j'ai oublié mon chemisier lundi. Le bleu. Il doit être resté dans le séchoir.

(Margot avance vers le séchoir. Jeanne se met devant, dans les grands souliers.)

JEANNE. Il n'y est pas.

MARGOT. Vous avez regardé ?

JEANNE. J'ai tout regardé. Il n'y a rien dans le séchoir. Rien du tout. Le séchoir est vide.

(Margot baisse les yeux vers les pieds de Jeanne.)

MARGOT. Jeanne. Vous portez des chaussures d'homme.

JEANNE. Elles sont confortables.

MARGOT. Du quarante et un, au moins.

JEANNE. J'ai beaucoup marché.

MARGOT. Tout à l'heure, dans le couloir, j'ai entendu compter. Un, deux, trois. Une voix grave.

JEANNE. C'était la radio.

MARGOT. La radio compte, maintenant ?

JEANNE. C'est une émission. Pour apprendre à compter.

(Un temps. Margot regarde les souliers, la radio, Jeanne.)

MARGOT. Je ne dirai rien.

JEANNE. Il n'y a rien à dire.

MARGOT. C'est bien pour ça que je ne dirai rien.

(Margot sort sans son chemisier. Rose sort de derrière le séchoir, en chaussettes. Elle tient un chemisier bleu.)

ROSE. Il était là.

JEANNE. Elle va le dire à tout le monde.

ROSE. À midi, tout le bâtiment saura.

JEANNE. Saura quoi ?

ROSE. Qu'il y a un homme à la buanderie. Avec une voix grave et du quarante et un.

(Rose prend Jeanne par la taille.)

ROSE. Un, deux, trois. On a encore vingt minutes.

SCÈNE 3 : DEUXIÈME JEUDI, L'APRÈS-MIDI

(La salle commune, le même jour. Irène est assise à une table, un cahier d'écolier ouvert devant elle, un stylo à la main. Margot et Gisèle sont penchées sur le cahier.)

IRÈNE. Reprenons. Margot, les faits. Rien que les faits.

MARGOT. Dix heures et quart. La buanderie. Jeanne, seule, devant le séchoir.

IRÈNE. Seule.

MARGOT. Seule en apparence. Des souliers d'homme, noirs, cirés, du quarante et un. Une radio. Et une voix grave qui comptait jusqu'à trois.

GISÈLE. Jusqu'à trois seulement ?

MARGOT. Plusieurs fois.

IRÈNE. C'est une valse. Une valse, ça compte jusqu'à trois. Après trois,

c'est un tango.

GISÈLE. Un tango, ça compte jusqu'à combien ?

IRÈNE. Je n'ai jamais su. C'est pour ça que je n'en danse pas.

(Irène écrit dans le cahier.)

IRÈNE. Le cahier des Glycines est ouvert. Mises de cinq euros. La banque, c'est moi.

GISÈLE. Comme pour la belote.

IRÈNE. Comme pour la belote, comme pour la grippe de la directrice et comme pour le mariage de la petite de la cuisine. J'ai tout gagné.

MARGOT. Tu as perdu la grippe.

IRÈNE. J'ai perdu la grippe. La directrice ne l'a jamais eue, ce n'est pas loyal.

(Irène lève son stylo.)

IRÈNE. Margot. Qui est l'homme ?

MARGOT. Bruno.

GISÈLE. Le kiné ?

MARGOT. Il vient le jeudi. Il a de grandes mains. Et il dit toujours « on y va doucement, on y va doucement ». C'est une phrase de danseur.

IRÈNE. C'est une phrase de kiné, Margot.

MARGOT. Les deux métiers se ressemblent. Dans les romans, le kiné finit toujours par avouer.

IRÈNE. Cinq euros sur Bruno. Gisèle ?

GISÈLE. Lucien.

MARGOT. Lucien ?

GISÈLE. C'est le seul qui danse. C'est le seul qui a des disques. Et il fait du quarante et un, j'en suis presque sûre. Il m'a marché dessus assez souvent.

IRÈNE. Cinq euros sur Lucien.

GISÈLE. Et j'espère les perdre.

(Un temps. Irène écrit sans lever les yeux.)

IRÈNE. Moi, je mise sur le livreur de pain.

MARGOT. Il a cinquante ans de moins qu'elle.

IRÈNE. Il passe à dix heures, il siffle des valses en garant sa camionnette, et je ne l'ai jamais vu repartir à dix heures cinq. Les chiffres ne mentent pas.

(Camille entre avec le plateau de gâteaux.)

CAMILLE. Qu'est-ce que vous complotez, toutes les trois ?

IRÈNE. Rien. On fait les comptes.

CAMILLE. Les comptes de quoi ?

MARGOT. De la buanderie.

(Camille pose le plateau.)

CAMILLE. Tiens. La buanderie. La clé de la buanderie disparaît du tableau tous les jeudis à dix heures moins dix. Et elle revient à onze heures, à sa place.

GISÈLE. Et vous ne dites rien ?

CAMILLE. Elle revient. Je ne demande jamais rien à une clé qui revient.

IRÈNE. Vous pariez, Camille ?

CAMILLE. Non. Je travaille ici, Irène. Je ne parie pas sur les résidents.

IRÈNE. Cinq euros.

CAMILLE. Non.

IRÈNE. Deux euros.

CAMILLE. Non.

(Un temps.)

CAMILLE. Deux euros sur le jardinier.

IRÈNE. Deux euros sur le jardinier.

CAMILLE. Et ce n'est pas moi qui ai parié. Vous n'avez vu personne.

MARGOT. On n'a vu personne.

(Lucien entre avec un carton de disques sous le bras.)

LUCIEN. Bonjour, bonjour. Il fait un silence ici, on dirait une salle d'attente.

GISÈLE. Lucien, où étais-tu ce matin, à dix heures ?

LUCIEN. Dans mon fauteuil. Avec mes mots croisés.

GISÈLE. Quelqu'un peut le confirmer ?

LUCIEN. Le fauteuil.

MARGOT. Quelle pointure ?

LUCIEN. Pardon ?

MARGOT. Tu chausses du combien, Lucien ?

LUCIEN. Quarante-deux. Quarante-deux et demi le soir.

GISÈLE. Ça se serre, un pied. Quand on veut.

LUCIEN. Je peux savoir de quoi on m'accuse ?

IRÈNE. De rien. Pas encore. On a ouvert le cahier. Jeanne a un cavalier, le matin, à la buanderie.

(Lucien pose son carton. Il regarde le cahier, puis la porte.)

LUCIEN. Jeanne. À la buanderie. Le matin.

IRÈNE. Tu paries ?

LUCIEN. Je parie.

IRÈNE. Sur qui ?

LUCIEN. Sur quelqu'un qu'on ne regarde pas.

IRÈNE. Ce n'est pas un nom.

LUCIEN. Écrivez-le comme ça. Cinq euros.

IRÈNE. « Quelqu'un qu'on ne regarde pas. » Tu compliques toujours tout.

LUCIEN. J'ai été professeur de géographie pendant trente-sept ans. Je n'ai jamais donné une réponse sans montrer la carte.

(Jeanne et Rose entrent, l'une après l'autre. Silence. Tout le monde les regarde.)

ROSE. Bonjour.

GISÈLE. Bonjour, Rose. Bonjour, Jeanne. Il fait beau.

MARGOT. Très beau.

IRÈNE. Un temps de saison.

JEANNE. Il pleut.

IRÈNE. Un temps de saison quand même.

(Jeanne s'assoit au fond, à sa place. Rose reste debout. Lucien met un disque. Une valse.)

LUCIEN. Une valse. Qui veut une valse ?

(Personne ne bouge. Tout le monde regarde Jeanne. Jeanne regarde ses mains.)

ROSE. Moi.

GISÈLE. Toi ?

ROSE. Lucien. Une valse.

LUCIEN. C'est vous qui menez ?

ROSE. C'est moi qui mène.

(Rose prend Lucien et l'entraîne au milieu de la salle. Ils valsent. Rose mène, Lucien suit, tant bien que mal.)

MARGOT. Elle détourne l'attention.

IRÈNE. Ou elle aime valser.

GISÈLE. Il ne m'a jamais suivie comme ça, moi.

(Jeanne regarde Rose danser avec Lucien. Camille vient s'asseoir près de Jeanne.)

CAMILLE. La feuille, à côté de l'ascenseur, est toujours vide.

JEANNE. Je sais.

CAMILLE. Il reste trois semaines.

JEANNE. Camille, et si je ne savais danser qu'avec une seule personne ?

CAMILLE. Alors il faudrait écrire son nom à côté du vôtre.

(La valse s'arrête. Rose lâche Lucien, qui s'appuie à une chaise.)

LUCIEN. Rose, vous avez mené quinze ans comme ça ?

ROSE. Quinze. Moins un samedi, la rougeole.

(Rose revient vers Jeanne. Elles se regardent, sans un mot. Irène, dans son cahier, souligne quelque chose.)

SCÈNE 4 : TROISIÈME JEUDI, LE MATIN

(La buanderie. La radio joue une valse. Jeanne et Rose valsent, Rose dans ses souliers de cavalier. Elles tournent sans compter. La valse s'arrête.)

ROSE. Tu n'as pas compté.

JEANNE. Si. Dans ma tête.

ROSE. Tu n'as pas regardé tes pieds non plus.

JEANNE. Je t'ai regardée.

ROSE. C'est la bonne réponse.

(Jeanne s'assoit sur la table à plier.)

JEANNE. Rose, je ne vais pas la faire, la fête.

ROSE. Pourquoi ?

JEANNE. Hier, au déjeuner, Margot m'a demandé si je préférais les grandes mains ou les petites. Irène m'a demandé à quelle heure passait le livreur de pain. Et Gisèle ne m'a pas dit bonjour.

ROSE. Gisèle ne dit jamais bonjour avant son café.

JEANNE. Elle avait bu son café. Elle parie sur moi, Rose. Elles parient toutes. Comme pour la grippe de la directrice.

ROSE. Elles parient sur un homme.

JEANNE. Et s'il n'y en a pas ?

ROSE. Alors personne ne gagne. Et Irène garde la caisse. Ça lui fera plaisir.

JEANNE. À la fête, elles vont toutes me regarder. Elles vont attendre quelqu'un. Et Camille va me pousser au milieu avec Lucien, parce que c'est le seul.

ROSE. Tu ne veux pas danser avec Lucien ?

JEANNE. Je ne sais danser qu'ici.

(Un temps. Rose s'assoit à côté d'elle, sur la table.)

ROSE. Au bal de la Loire, j'ai fait danser toutes les filles de Saumur. Les brunes, les blondes, les timides, la fille du pharmacien qui pesait plus lourd que moi.

JEANNE. Toutes ?

ROSE. Toutes. Et à la fin du bal, elles repartaient avec un garçon. Celui qui attendait au café. Moi, je rangeais les souliers dans leur boîte.

JEANNE. Tous les samedis ?

ROSE. Quinze ans. Je n'ai jamais demandé à aucune de revenir danser avec moi le samedi suivant. Pas une fois.

JEANNE. Et pourquoi ?

ROSE. Parce qu'elles avaient leur garçon.

(Un temps. Jeanne regarde les souliers de Rose.)

JEANNE. Moi, je n'ai pas de garçon au café.

ROSE. Non.

JEANNE. Alors demande.

ROSE. Jeanne. Reviens jeudi prochain.

JEANNE. Je reviendrai.

(Rose prend la main de Jeanne. On frappe à la porte. Elles se lèvent d'un bond. La porte s'ouvre. Lucien entre, une chemise blanche sur un cintre, un fer à repasser à la main.)

LUCIEN. Pardon. Je croyais qu'il n'y avait personne le jeudi.

ROSE. Il n'y a personne.

LUCIEN. C'est ce que je vois.

(Lucien regarde les souliers de Rose. Puis la main de Rose, encore dans celle de Jeanne. Rose lâche la main.)

LUCIEN. Du quarante et un.

JEANNE. Lucien...

LUCIEN. Je viens repasser ma chemise pour la fête. Irène m'a prêté son fer. Celui de la tombola. Il n'a jamais servi.

(Lucien branche le fer et pose sa chemise sur la table à plier.)

LUCIEN. Je ne regarde pas. Je repasse.

(Des voix dans le couloir.)

GISÈLE. Camille, ouvrez. La clé n'est pas au tableau.

CAMILLE. Gisèle, je ne vais pas ouvrir une porte parce qu'une clé manque.

MARGOT. On a entendu une valse. Et une voix d'homme.

ROSE. Le séchoir.

(Rose se cache derrière le séchoir. Lucien pose le fer, prend la main de Jeanne, pose l'autre main sur son épaule et la serre contre lui.)

LUCIEN. Faites comme si.

JEANNE. Comme si quoi ?

LUCIEN. Comme si vous saviez.

(La porte s'ouvre. Gisèle entre la première, puis Margot, puis Camille, un trousseau à la main. Au milieu de la buanderie, Lucien et Jeanne sont enlacés.)

GISÈLE. Lucien.

LUCIEN. Gisèle.

MARGOT. Ce n'est pas Bruno.

GISÈLE. Non. Ce n'est pas Bruno.

MARGOT. Je perds cinq euros.

GISÈLE. Et moi, je gagne.

LUCIEN. Gisèle, ce n'est pas...

GISÈLE. Tu fais du quarante-deux et demi le soir, je sais. Le matin, ça se serre.

LUCIEN. Elle apprend vite. Je ne fais que la tenir.

GISÈLE. Tu ne m'as jamais tenue comme ça.

LUCIEN. Tu ne m'as jamais laissé le temps.

(Un temps. Gisèle regarde la chemise sur la table.)

GISÈLE. Tu repasses ta chemise. Pour la fête.

LUCIEN. Oui.

GISÈLE. Tu ne repasses jamais rien.

(Gisèle sort. Margot regarde Jeanne, puis Lucien.)

MARGOT. Dans mon livre de la semaine dernière, le comte cachait aussi sa valse dans une lingerie. À la fin, il épousait la lingère.

LUCIEN. Je ne suis pas comte, Margot.

MARGOT. On ne l'est jamais au début.

(Margot sort. Camille reste à la porte. Camille regarde le séchoir. Sous le séchoir dépasse le bout d'un soulier noir.)

CAMILLE. Bon. La buanderie ferme à onze heures. La clé reviendra au tableau, comme tous les jeudis.

LUCIEN. Merci, Camille.

CAMILLE. Je n'ai rien vu, Lucien. Le séchoir non plus, j'imagine.

(Camille sort. Rose sort de derrière le séchoir.)

ROSE. Vous n'étiez pas obligé.

LUCIEN. Non.

JEANNE. Pourquoi vous avez fait ça ?

LUCIEN. J'ai parié, Jeanne. Je ne veux pas perdre avant la fin.

ROSE. Et Gisèle ?

(Lucien reprend son fer. Il regarde la porte.)

LUCIEN. Gisèle, c'est une autre carte. Je ne l'ai pas encore dépliée.

JEANNE. Elle croit que vous m'apprenez la valse.

LUCIEN. Je ne sais même pas la danser. Je tourne à l'envers depuis mes vingt ans. Tout le monde croit que je danse, parce que je suis le seul homme qui

reste debout.

(Un temps. Rose regarde Lucien, puis la radio.)

ROSE. Posez ce fer.

LUCIEN. Ma chemise...

ROSE. Votre chemise attendra. Il reste une demi-heure avant onze heures. Prenez Jeanne.

LUCIEN. C'est vous qui menez ?

ROSE. Non. Vous. Il est temps.

(Lucien reprend Jeanne comme tout à l'heure, la main sur son épaule.)

ROSE. Non. L'épaule, c'est pour Jeanne. Vous, la main droite, dans son dos.

LUCIEN. Dans le dos ? Toute ma vie, je l'ai mise sur l'épaule.

ROSE. Voilà pourquoi vous tournez à l'envers.

(Rose allume la radio. Une valse. Lucien prend Jeanne, la main droite dans son dos. Rose se met derrière lui, les mains sur ses épaules.)

ROSE. Le pied gauche avance. Un. L'autre suit. Deux. Les pieds se retrouvent. Trois.

LUCIEN. Un, deux, trois.

JEANNE. Ne regardez pas vos pieds, Lucien. Ils ne vont pas se sauver.

LUCIEN. Vous parlez comme elle.

JEANNE. J'ai eu un bon professeur.

(Ils tournent. Dans le bon sens.)

SCÈNE 5 : QUATRIÈME JEUDI, DEVANT L'ASCENSEUR

(Le couloir, devant l'ascenseur, en fin d'après-midi. Au mur, la feuille de Camille, toujours vide. On entend au loin la fin du thé dansant. Irène et Margot sont devant la feuille.)

MARGOT. Toujours rien.

IRÈNE. Une semaine avant la fête. Pas un nom.

MARGOT. Elle ne va pas oser. Écrire son nom à côté du sien, devant

l'ascenseur, où tout le monde passe.

IRÈNE. Margot, il n'y a plus de mystère. Tu l'as vu de tes yeux, Lucien, dans la buanderie.

MARGOT. Je l'ai vu. C'est bien ce qui me gêne.

IRÈNE. Pourquoi ?

MARGOT. Parce que ça ressemble trop à ce qu'on attendait. Dans les romans, quand ça ressemble trop, c'est que ce n'est pas ça.

IRÈNE. Dans la vie, quand ça ressemble, c'est que c'est ça. J'ai fait les comptes de la mairie pendant trente ans. Je n'ai jamais vu un chiffre se déguiser.

(Gisèle arrive, son sac à la main. Elle s'arrête devant la feuille.)

IRÈNE. Gisèle. Tu as gagné. Vingt-deux euros. Je te les donne à la fête, c'est la règle.

GISÈLE. Garde-les.

IRÈNE. On ne garde pas l'argent des autres. Sauf à la belote.

GISÈLE. Je n'en veux pas, Irène. Je n'ai pas parié pour gagner.

MARGOT. Tu n'as pas dansé, cet après-midi.

GISÈLE. Il n'y avait rien à danser.

MARGOT. Il y avait un tango, une java et deux valses. Et Lucien.

GISÈLE. C'est ce que je dis.

(Jeanne arrive, un stylo à la main. Elle voit les trois devant la feuille et s'arrête.)

JEANNE. Bonsoir.

IRÈNE. Bonsoir, Jeanne.

(Un temps. Irène prend Margot par le bras.)

IRÈNE. Margot, viens, on va voir s'il reste des gâteaux.

MARGOT. On a mangé tous les gâteaux.

IRÈNE. Alors on va vérifier.

(Irène et Margot sortent. Gisèle reste. Jeanne s'approche de la feuille. Elle n'écrit rien.)

GISÈLE. Écris. Ne te gêne pas pour moi.

JEANNE. Gisèle...

GISÈLE. Ça fait deux ans que je danse avec lui, tous les jeudis. Il m'a marché sur les pieds cent fois. Je n'ai jamais rien dit. Et il n'a jamais repassé une chemise pour moi.

JEANNE. Ce n'est pas pour moi qu'il l'a repassée.

GISÈLE. Pour qui, alors ?

JEANNE. Pour la fête. Pour danser. Avec quelqu'un qui sait déjà tourner dans le bon sens.

GISÈLE. Toi.

JEANNE. Non.

GISÈLE. Il était dans la buanderie. Il te tenait.

JEANNE. Il me tenait pour me rendre service. Ce n'est pas Lucien, Gisèle. Ça n'a jamais été Lucien.

(Un temps. Gisèle regarde Jeanne.)

GISÈLE. Alors c'est qui ?

JEANNE. Tu verras à la fête.

GISÈLE. Et pourquoi il a fait semblant ?

JEANNE. Parce qu'il est gentil. Et parce qu'il a parié.

GISÈLE. Il a parié sur qui ?

JEANNE. Demande-lui. Il ne te répondra pas, mais demande-lui quand même.

(Lucien arrive avec son carton de disques. Il voit Gisèle et s'arrête.)

LUCIEN. Gisèle.

GISÈLE. Lucien. Tu as parié sur qui ?

LUCIEN. Sur quelqu'un qu'on ne regarde pas.

GISÈLE. Ça, ce n'est pas une réponse.

LUCIEN. Non. C'est une carte.

GISÈLE. Et moi, Lucien ? Je suis quelqu'un qu'on ne regarde pas ?

LUCIEN. Toi, on ne voit que toi. C'est pour ça que je n'ose jamais rien te dire.

(Un temps. Gisèle reprend son sac.)

GISÈLE. Jeudi prochain, à la fête, la deuxième valse.

LUCIEN. La deuxième ?

GISÈLE. La première est déjà prise, il paraît. La deuxième, c'est moi. Et tu me tiens comme dans la buanderie.

LUCIEN. J'essaierai.

GISÈLE. Tu ne vas pas essayer. Tu vas le faire.

(Gisèle sort. Lucien la regarde partir, puis se tourne vers Jeanne.)

LUCIEN. Vous lui avez dit ?

JEANNE. Je lui ai dit que ce n'était pas vous.

LUCIEN. C'est déjà beaucoup.

(Lucien sort à son tour. Rose arrive par l'autre côté du couloir. Elle voit Jeanne devant la feuille, le stylo à la main.)

ROSE. Tu écris ?

JEANNE. Je n'arrive pas à ouvrir le stylo.

(Rose prend le stylo, l'ouvre, le lui rend.)

ROSE. Voilà.

JEANNE. Rose. Je sais valser depuis deux semaines.

ROSE. Je sais.

JEANNE. Je venais quand même.

ROSE. Je sais aussi.

(Un temps. Jeanne écrit un nom sur la feuille. Puis elle tend le stylo à Rose. Rose le regarde, longtemps. Elle écrit à son tour. Camille arrive avec le carton de la fête et voit la feuille.)

CAMILLE. Ah. On a des noms.

JEANNE. On en a deux.

(Camille lit la feuille. Un temps. Camille décroche la feuille, la plie en quatre et la glisse dans une poche.)

CAMILLE. Parfait. Je ne la remets pas au mur. Le cahier d'Irène n'a pas besoin de ça.

ROSE. Vous ne dites rien ?

CAMILLE. Je dis qu'il faudra de la place au milieu de la salle. Je vais pousser les tables.

SCÈNE 6 : LA FÊTE DE PRINTEMPS

(La salle commune, décorée de lampions, les tables poussées contre les murs. Irène, son cahier sur les genoux, est assise près de Margot ; Gisèle se tient près de Lucien, en chemise repassée.)

IRÈNE. Les paris sont clos. Vingt-deux euros dans la caisse. Bruno, le livreur de pain, le jardinier, Lucien, et « quelqu'un qu'on ne regarde pas ».

MARGOT. Bruno n'est même pas venu.

IRÈNE. Le jardinier non plus.

MARGOT. Le livreur de pain non plus.

IRÈNE. Il ne livre pas le soir, Margot. Ça ne prouve rien.

GISÈLE. Lucien est venu.

LUCIEN. Lucien est toujours venu.

(Camille entre avec un micro sans fil. Les conversations baissent.)

CAMILLE. Bonsoir à tous. Bienvenue aux Glycines, aux familles, aux voisins, aux petits-enfants qui ont déjà trouvé le buffet.

IRÈNE. On les a vus.

CAMILLE. Cette année, pas de tombola.

IRÈNE. Dieu merci.

CAMILLE. Cette année, on ouvre le bal avec une valse. Un couple s'est inscrit. Je n'ai pas le droit de lire les noms. On m'a demandé de laisser la

première personne venir d'elle-même. Lucien, la musique, s'il vous plaît.

(Lucien pose un disque. Une valse. Il reste à côté du tourne-disque. Personne ne bouge.)

MARGOT. Elle ne vient pas.

IRÈNE. Elle vient. Je l'ai vue au déjeuner. Elle n'a rien mangé. Quand on ne mange rien, on vient.

(Rose est assise seule près du buffet.)

MARGOT. Rose, tu ne dances pas ?

ROSE. J'attends.

MARGOT. Qui ?

ROSE. La musique. Elle n'a pas encore commencé.

MARGOT. Elle a commencé depuis une minute.

ROSE. Pas la mienne.

(Jeanne entre. Elle porte une boîte à chaussures sous le bras. Tout le monde la regarde.)

GISÈLE. Elle a une boîte.

MARGOT. Une boîte à chaussures.

IRÈNE. Notez l'heure.

(Jeanne traverse la salle. Elle passe devant Lucien. Lucien quitte le tourne-disque, la salue d'un signe de tête et va jusqu'à Gisèle.)

LUCIEN. Gisèle. Je sais que la première est prise. Je réserve la deuxième quand même.

GISÈLE. Tu l'as déjà réservée.

LUCIEN. Je la réserve deux fois. Pour être sûr.

(Jeanne s'arrête devant Rose. Elle ouvre la boîte. Dedans, les souliers de cavalier.)

ROSE. Mes souliers.

JEANNE. Tu me les as prêtés lundi. Pour essayer.

ROSE. Pour essayer, j'ai dit.

JEANNE. J'ai essayé. Ils me vont.

(Jeanne ôte ses chaussures et met les souliers de cavalier. Elle tend la main à Rose.)

JEANNE. Rose. Une valse ?

ROSE. Devant tout le monde ?

JEANNE. Dans une buanderie, personne ne regarde personne. Ici, tout le monde regarde. J'ai fini par préférer ici.

ROSE. C'est moi qui mène.

JEANNE. Non. Ce soir, c'est moi.

ROSE. Je ne sais pas suivre, Jeanne. Je n'ai jamais su.

JEANNE. Regarde-moi. Pas tes pieds.

(Rose se lève et prend la main de Jeanne. Elles vont au milieu de la salle. Jeanne pose la main dans le dos de Rose. Un temps. Elles valsent. Jeanne mène.)

(Silence dans la salle. Irène ferme son cahier, puis le rouvre.)

MARGOT. Ce n'est pas Lucien.

GISÈLE. Non. Ce n'est pas Lucien.

IRÈNE. Personne n'a parié là-dessus.

LUCIEN. Relisez, Irène.

(Irène relit le cahier.)

IRÈNE. « Quelqu'un qu'on ne regarde pas. » Lucien, tout le monde regarde Rose. Elle est au milieu de la salle.

LUCIEN. Ce soir, oui. Pendant quinze ans de samedis, tout le monde a regardé la fille qu'elle faisait danser. Jamais elle.

IRÈNE. Comment tu sais ça, toi ?

LUCIEN. Elle me l'a dit en me faisant tourner. Les gens parlent beaucoup quand ils mènent.

(Irène compte des billets et des pièces, et les tend à Lucien.)

IRÈNE. Vingt-deux euros. C'est la deuxième fois que la banque perd. Après la grippe de la directrice.

LUCIEN. Camille. Pour les lampions de l'année prochaine.

CAMILLE. Je ne prends pas l'argent des paris, Lucien.

LUCIEN. Ce sont des lampions.

CAMILLE. Pour les lampions, je prends.

(Camille empoche l'argent avec la feuille pliée. Margot regarde Jeanne et Rose tourner.)

MARGOT. Dans mes livres, ça ne finit jamais comme ça.

IRÈNE. Comment, alors ?

MARGOT. Moins bien.

(La valse continue. Au milieu de la salle, Jeanne et Rose tournent.)

ROSE. Ils nous regardent.

JEANNE. Tout le monde.

ROSE. Les petits-enfants aussi. Il y en a un qui a la bouche ouverte.

JEANNE. Il a le droit. Moi aussi, j'ai eu la bouche ouverte. Six mois, au fond de la salle.

ROSE. Tu comptes ?

JEANNE. Non.

ROSE. Moi non plus.

JEANNE. Rose. Jeudi prochain, la buanderie ?

ROSE. Pour quoi faire ? Tu sais valser.

JEANNE. Le tango. Irène dit que ça compte au-delà de trois.

(Gisèle se lève et tend la main à Lucien.)

GISÈLE. Lucien. Elle n'est pas finie, celle-là. On n'attend pas la deuxième.

(Lucien et Gisèle entrent dans la valse. Ils font quelques tours.)

GISÈLE. Lucien. Tu tournes dans le bon sens.

LUCIEN. On m'a montré la carte.

GISEÈLE. Qui ?

LUCIEN. Quelqu'un qu'on ne regarde pas.

(Camille tend la main à Irène.)

CAMILLE. Irène ?

IRÈNE. J'ai quatre-vingt-huit ans, Camille.

CAMILLE. Alors on va doucement.

IRÈNE. On va doucement, on va doucement. Vous parlez comme le kiné.

(Irène se lève, pose son cahier sur la chaise, et danse avec Camille. Margot reste seule. Elle regarde la salle, puis rejoint la valse, seule, les bras ouverts.)

(Les lampions. La valse. Tout le monde tourne. La lumière baisse lentement.)



Travaille ce texte avec Acto

Une voix te donne la réplique, tu l'apprends à ton rythme, tu te testes.

acto.re/biblio

Ce que tu peux en faire

Texte original écrit pour Acto. Lis-le, imprime-le, travaille-le en cours, joue-le en audition ou en self-tape : c'est fait pour ça, et tu n'as rien à demander. Pour une représentation publique ou un usage commercial, écris-nous à contact@acto.re.